

Contre la crise, travailler sur soi |



par Patrice van Eersel

Celui qui s'engage au service de la cité, de l'homme politique au simple citoyen, ne peut avoir aucun discernement s'il ne se connaît pas lui-même. Tout vrai démocrate doit faire un travail sur lui-même. L'intériorité citoyenne est le thème du troisième livre du psychothérapeute Thomas d'Ansembourg, "Qui suis-je ? Où cours-tu ? À quoi servons-nous ?" (éditions de l'Homme et Club Nouvelles Clés). Après avoir quitté son cabinet d'avocat d'affaires, il y a une vingtaine d'années, et s'être initié au social comme éducateur d'adolescents avec l'association « Flics et voyous », Thomas d'Ansembourg s'est trouvé naturellement conduit vers le terrain citoyen en travaillant avec Marshall Rosenberg, l'inventeur de la CNV (communication non violente). On sait que la CNV est appliquée dans des associations, des hôpitaux, des entreprises, des cercles de management, des écoles, des organisations politiques - y compris entre Palestiniens et Israéliens. Mais le travail qu'il mène, parallèlement, avec Guy Comeau et l'équipe de « cœur.com », est également axé sur l'ouverture de conscience vers les autres - un des séminaires qu'ils animent ensemble s'appelle « Paix au-dedans, paix au dehors ». Une équation que beaucoup de gens ressentent aujourd'hui, et que Thomas d'Ansembourg sait rendre particulièrement efficace. Et citoyenne.

Nouvelles Clés : Après nous avoir conseillé : « Cessez d'être gentil, soyez vrai », puis avertis : « Le bonheur n'est pas forcément confortable », vous nous dites maintenant : « Citoyenneté et intériorité vont de pair. Il n'est pas possible de bâtir une démocratie avec des zombies qui ne se connaissent pas eux-mêmes », c'est ça ?

Thomas d'Ansembourg : Oui certainement. J'essaye de réconcilier deux mondes qui se tirent la langue depuis quelques siècles : d'un côté, l'intériorité, qui est supposée n'appartenir

qu'à la sphère privée (chacun a sa pratique, sa religion, sa philosophie, à sa guise) ; d'autre part, l'engagement citoyen, l'appartenance à la cité, la responsabilité, qui seraient sans rapport avec l'univers intime. Comme si ces deux démarches étaient séparées. Or, je pense, comme beaucoup d'entre nous aujourd'hui, qu'elles ne le sont pas. On ne peut pas s'impliquer dignement dans la société, avec conscience et responsabilité, sans avoir une vie intérieure, une capacité de recul, une capacité de remise en question et d'inspiration.

C'est une évidence, mais nous nous en sommes peu à peu coupés. Et je tente de dire pourquoi dans mon livre. Je distingue deux plans. Celui de nos éducations et celui de la culture. Nos éducations familiales, même quand elles ont été religieuses, ne nous ont pas invités à l'intériorité. Nous avons appris à suivre le programme scolaire, à faire ce que nos parents ou maîtres nous demandaient, à nous inscrire dans des contenus extérieurs à nous, et même à l'église, à la synagogue ou à la mosquée, on nous a davantage appris à suivre des modèles. Dans la religion catholique, c'est Jésus et Marie qu'il faut imiter. Il est rare qu'on nous ait dit : « Écoute-toi vraiment. Entre à l'intérieur de toi. Prends conscience que tout est en toi. Que nous avons toutes les réponses à l'intérieur de nous. »

Et sur le plan de la culture, notre rapport au vivant, à la matière, a aussi été vécu, dès les premières découvertes scientifiques importantes, comme un rapport à des choses hors de nous, inertes, séparées les unes des autres, fonctionnant dans un grand engrenage, comme l'horloge classique à l'époque de Newton. Mais sans connexions, il n'y a pas d'appartenance ! Pas de sens. Le monde tourne à vide. Résultat, nous voyons la nature comme un objet, dont on peut abuser. On en voit aujourd'hui les conséquences tragiques, nous nous retrouvons avec une planète au bord de l'effondrement écologique. Si nous voulons apprendre à respecter davantage « la nature », il faut d'abord apprendre à respecter « notre nature intime ». Si nous voulons développer un usage plus respectueux, plus équitable des ressources naturelles, nous devons montrer davantage de respect et d'équité vis-à-vis de nos ressources intimes. Et ça exige donc d'apprendre à connaître ce que c'est que ces ressources intimes. Voilà ce que nous pouvons appeler « intériorité » : c'est l'accès aux ressources qui sont au-dedans de nous.

N.C. : Mais toute une partie de nos contemporains, notamment en France, semble allergique à un travail d'introspection. C'est d'ailleurs ce qui distingue